

v. 292-293
326-330

NOUVELLE REVUE D'ONOMASTIQUE

ONOMASTIQUE GÉNÉRALE
ET MÉTHODOLOGIE



TOPONYMIE ET
ANTHROPONYMIE ROMANES
ET BERBÈRE



LA TOPONYMIE DES LIMITES

(voir table en fin de volume)

Guillem CALAFORRA I CASTELLANO, *Wilhelm Meyer-Lübke. Das Katalanische. Introducció / Traducció*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1998, 234 p. (*Biblioteca Filològica*, XXXIV).

Ce compte-rendu concerne, bien sûr, cette édition, catalane, de l'ouvrage bien connu de Wilhelm MEYER-LÜBKE, autrement dit la présentation qu'en fait Guillem CALAFORRA, auteur également de la traduction. D'ailleurs l'intérêt qu'a pu susciter en son temps et que peut revêtir aujourd'hui encore ledit ouvrage fait précisément partie de cette *Présentation*.

On y apprend tout d'abord que cette étude liminaire et la traduction qui en est le complément ont constitué, pour l'essentiel, un mémoire de Maîtrise (*tesi de llicenciatura*) soutenu en 1993 et repris ou prolongé en 1995 pour cette édition (sans qu'on sache, toutefois, ce qui a exactement été ajouté au travail original, cf. : «C'est pour cela que j'ai consacré mon 'mémoire de Maîtrise' à une traduction avec prologue et commentaires de *Das Katalanische*, qui a été le germe du présent essai», p. 14).

En même temps que cette précision, l'auteur fournit, dans les Notes préliminaires¹, les raisons pour lesquelles il avait entrepris de réaliser la traduction du célèbre ouvrage dans la perspective d'une édition en catalan. Elles sont nombreuses et variées et nous n'en retiendrons que quelques-unes ici (cf. : p. 14) :

- d'abord il s'agit d'une «des oeuvres classiques de la première catalanistique», ce qui n'est pas dû à «une particulière génialité du texte» mais à «son caractère d'exception» (qui tient à quelques facteurs tels que : l'ampleur – un livre et non un simple article –, la personnalité de l'auteur, alors «patriarche de la romanistique», le contenu «suffisamment dense, fiable et polémique au point de pouvoir susciter des discussions d'une grande portée») ;
- à cela s'ajoutait le désir de rendre plus accessible au plus grand nombre une oeuvre mythique mais relativement peu ou mal connue (car écrite en allemand) ;
- un certain intérêt aussi au point de vue méthodologique, plus précisément celui de «l'histoire des méthodologies linguistiques» (on y trouve «l'écho de la formation néogrammairienne de l'auteur, mais

1. Elles sont donc datées de 1995 et commencent *l'Introduction à la lecture de Das Katalanische*.

sont aussi évidents le désir de globalisation et les traces d'écoles plus modernes et bien différentes des Néogrammairiens»).

G. Calaforra précise ensuite quelques aspects de sa présentation : c'est un travail d'exégèse qui s'efforce d'offrir «des éléments pour comprendre le livre de points de vue plus profonds que celui de sa seule valeur d'information linguistique et philologique», expliquant encore que cette «excursion sur le terrain de la méthodologie (...) prétend montrer que nous pouvons nous mesurer avec le texte d'une manière plus créative que ce qui se fait habituellement» (p. 15-16).

Le travail de présentation proprement dit comprend les sections suivantes :

1. Texte, contextes et concepts
2. La méthode et les méthodes (entre Diez et Saussure)
3. Appendices (3.1 : Digressions complémentaires et notes brèves sur d'autres aspects de *Das Katalanische* ; 3.2 : Bibliographie ; 3.3 : Sur la Traduction).

Dans la section 1, G. Calaforra commence par rappeler le sort qu'a connu l'ouvrage de Meyer-Lübke (il fut en grande partie à l'origine de «l'une des plus curieuses et en même temps inutiles polémiques de l'hispanistique, celle qui se propose d'attribuer le catalan à une superordination prédéterminée, appelée 'gallo-romane' ou 'ibéro-romane'»). Mais cela ne l'a pas empêché de tomber ensuite «dans le plus triste des oublis». L'auteur lui-même n'est que très peu connu aujourd'hui (tout comme, d'ailleurs, d'autres grands noms de la même époque, les Wartburg, Gilliéron, Jakob Jud ou Benvenuto Terjacini). C'est pourquoi, il semble utile de rappeler ce qu'a été la vie et l'oeuvre de l'auteur étudié (ce que fait donc Calaforra en quelques pages, 20-23) avant d'aborder sa formation proprement dite et ses sources d'inspiration méthodologique, à savoir :

- bagage théorique «pleinement dix-neuviémiste relié à la création 'scientifique' de Friedrich Diez, au comparatisme héritier des Schleicher et aux Junggrammatiker classiques du genre de Hermann Pau, Osthoff et Brugmann», p. 23) ; avec une particularité qui est «l'union de la persistance dans des modèles théoriques qui assignent une valeur presque exclusive à la question de la forme et de l'adoption lente mais sûre d'idées provenant de courants modernes», toutes choses que Calaforra examinera tout au long de son travail ;

- caractère volontairement «synthétiseur ou globalisant de la création scientifique» de Meyer-Lübke qui le conduit à assimiler et condenser dans des manuels «tous les progrès contemporains de la romanistique», ce qui l'entraîne à moderniser et dépasser les travaux qui sont à l'origine de la discipline (p. 24) ;

- application du meilleur du «reconstructivisme dix-neuviémiste» au domaine roman (question du latin vulgaire) ;

- influence visible de la géographie linguistique qui conduit M.-L. à relier les vocables à «l'histoire culturelle, à l'étymologie et à la sémantique», ce qui est une constante dans ses ouvrages de maturité et s'observe bien dans le présent ouvrage ; et d'une façon générale, travail en prise sur les nouveaux courants qu'ont été le dépassement des néo-grammairiens et de l'excessif positivisme de l'édifice qu'ils ont mis sur pied, les premiers pas dans l'étude de l'«interférence» et des variétés linguistiques mêlées, la géolinguistique de Gilliéron qui trace de nouveaux sentiers pour la dialectologie et la linguistique générale, l'introduction de facteurs extralinguistiques et philosophiques pour «certains aspects encore non étudiés du langage» (p. 25).

D'autres travaux encore qui apparaissent cités dans l'ouvrage étudié, comme ceux de Tappolet et Zauner sur l'onomasiologie, montrent jusqu'où peut arriver «ce mélange d'intéressantes hétérodoxies théoriques et de méthode, à mi-chemin entre la tradition et les multiples rénovations» au milieu duquel Meyer-Lübke écrit son ouvrage (p. 26).

G. Calaforra attire ensuite notre attention sur la diversité des opinions concernant la position de M.-L. telle qu'elle serait exposée dans son ouvrage sur la question centrale de la place du catalan dans l'ensemble roman, à savoir une langue autonome ou un dialecte "provençal" (= occitan) et l'éventuelle insertion dans une superordination gallo- ou ibéro-romane. Cette diversité des opinions ne laisse pas d'être surprenante pour un livre aussi connu mais avant de voir ce qu'est réellement la position qui s'y fait jour, l'auteur de l'Introduction juge bon de faire l'historique de cette «considération du catalan» suivant sa propre formule (il s'agit d'une synthèse des informations recueillies à travers les travaux de Badia i Margarit, Seifert, Varvaro, Kuh et "surtout" Müller). Une première mise au point de l'auteur nous rappelle que, contrairement à l'avis souvent répandu, ce n'est pas *Das Katalanische* qui proclame pour la première fois que le catalan est une langue autonome et que l'unanimité quant à cette position est loin de régner même après la publication du livre. Après le recensement de toutes les opinions concernant le problème posé, les plus anciennes à reconnaître l'autonomie du catalan datant des débuts mêmes de la romanistique (par exemple Rainoard/Raynouard dès 1821), G. Calaforra peut conclure que «ce qu'on a coutume d'appeler pompeusement la 'romanistique internationale' n'a pas précisément été un modèle d'unanimité pour ce qui est de la considération du catalan comme langue ou comme dialecte» (p. 33). Certains auteurs même ont pu changer d'opinion et certains se contredire, comme Meyer-Lübke lui-même. En définitive, une sorte d'opinion "officielle" s'en dégagait, celle du catalan comme dialecte occitan, à partir des premiers travaux de M.-L. (la *Grammatik* et l'*Einführung*).

Quant à la position de ce dernier telle qu'elle ressort de l'ouvrage présenté, Calaforra constate d'abord que tout au long de ces presque deux cents pages de texte, «la distinction onomastique entre catalan, provençal et espagnol est ferme, claire et constante», ajoutant : «Cela nous fait soupçonner que, par omission, et au moins théoriquement, l'auteur accorde un rang équivalent aux trois variétés» (p. 35). Suit un minutieux examen des "linguonymes" utilisés par M.-L., notamment, souligné au passage par Calaforra, celui de «français méridional» appliqué au provençal/occitan. En fin de compte, la position de M.-L. sur la place ou statut du catalan serait plus ou moins ambiguë, de sorte qu'il laisse ouverte la réponse à la question : 'langue' ou 'dialecte' ? Calaforra ajoutant : «Mais on peut signaler, dans cette relative indéfinition, une attitude implicitement positive envers l'autonomie du catalan» (p. 39).

Dans sa section 2, La Méthode et les méthodes, l'auteur reprend, mais en les développant et les débusquant tout au long de l'ouvrage, la série des sources théoriques et influences déjà signalées dans l'exposé concernant la vie et l'oeuvre de Meyer-Lübke. On a d'emblée le rappel de l'un des traits de sa personnalité, celui du refus des discussions théoriques («qui trop facilement dégénèrent en débats purement académiques» suivant ses propres termes rapportés ici par Calaforra) ; mais il n'était pas totalement sourd à ces discussions puisqu'il s'en fait l'écho ici même quand il cite «comme brillants les points de vue de Schuchardt et admet qu'une division définitive des langues romanes est impossible de par la nature même de la question, et qu'on accorde à l'arbitraire un champ d'action assez vaste» (p. 44).

Il faut admettre, dit ensuite l'auteur de l'Introduction, «la présence, dans le livre, de quelques traits qui situent l'auteur dans le domaine d'influence théorique des Néo-grammairiens» (grandes différences d'attention pour les différents aspects linguistiques abordés : la phonétique historique, les comparaisons lexicales, la morphologie, la formation de mots, la syntaxe... ; et relation avec ce courant encore plus nettement visible dans l'adoption du raisonnement propre à un partisan du binôme *Ausnahmslosigkeit / Analogie*²). Cette conception, dit encore Calaforra, se trouve «liée à la

2. G. Calaforra nous traduit en note l'expression allemande précédente ou plutôt en fait le commentaire en précisant qu'elle signifie non pas simplement "régularité des lois phonétiques" mais, en réalité, "manque d'exception des lois phonétiques" (note 68).

mise en lumière répétée de l'aspect formel au détriment du contenu» (p. 45). Toutefois, M.-L. fait preuve d'«une grande sagacité quand il s'agit de combiner forme et contenu de la description linguistique». En ce qui concerne l'analogie, l'autre terme du binôme, on la voit postulée en divers points de l'ouvrage. Mais «la présence de ces traits du passé néo-grammairien n'exclut pas, en contre-partie, l'exercice d'une certaine capacité herméneutique qui sert d'antidote face à la rigidité des 'lois sans exception' » (p. 45) et Calaforra produit plusieurs exemples d'analyse à l'appui de cette appréciation.

D'autre part, à côté de ces «reformulations du passé romanistique dans diverses directions» et de «l'assimilation des résultats obtenus jusqu'alors dans la recherche romanistique», on peut aussi trouver chez M.-L. «de notables exemples de la façon dont le maître suisse intégrait des éléments des nouvelles générations auxquelles il ne cessa pas d'être attentif». Ainsi de la présence de la géographie linguistique dans le livre. Après un rappel de ce qu'apportait la démarche inspirée des travaux de Gilliéron, G. Calaforra montre le parti que sut en tirer M.-L., spécialement dans les différentes façons d'utiliser les cartes ou atlas (les références à l'ALC et à l'ALF parsèment pratiquement toutes les pages). Cette adoption des données et des raisonnements de la géolinguistique n'exclut pas, d'ailleurs, si besoin est, «une rigoureuse critique de ses manques». Tout cela est capital dans la perspective, nous dit Calaforra, d'une reconsidération de la personnalité scientifique de l'auteur (p.49).

Suivent les divers autres types d'influences, toujours avec preuves à l'appui tirées de l'ouvrage examiné, à savoir : celle de la *Wellentheorie* (qui «introduisait un facteur fondamental dans l'explication du langage : les parlants, leur liberté relative et l'adoption progressive des changements linguistiques d'une façon visible et mesurable», p. 50) ; celle de la *Laut physiologie* ou physiologie des sons (abbé Rousselot et Gauchat) avec la particulière «complaisance à expliquer certains phénomènes à partir du rythme de la langue, de sa cadence, de la typologie des accents ou de l'intensité de ces derniers» (p. 52) ; celle de la théorie du substrat et de l'adstrat (en notant le recours au second mais une attitude plus réservée à l'égard du premier).

Calaforra relève ensuite ce qu'il présente comme un apport original de M.-L. : la chronologie relative (innovation qualifiée de «peu positiviste», p. 56) et, également, des intuitions de type «préstructuralistes» ; l'observation, encore, du langage vivant et, spécialement, celui des parlars populaires, dans le cadre de ce qu'on nomme «la différenciation sociale et fonctionnelle» ; la reconnaissance de la relation existant entre le changement linguistique et l'histoire culturelle des peuples.

Il faut donc, conclut Calaforra, au terme de cette section consacrée à la méthodologie, «changer l'image traditionnelle de Meyer-Lübke». En particulier celle qui le présente comme un adepte pur et simple du courant néogrammairien (cf. B. E. VIDOS cité p. 62). Sans nier ses attaches avec le passé incarné dans les écoles dix-neuviémistes de la romanistique allemande, son recours à l'historicisme et à la reconstruction comparatiste, il convient d'y voir un point de départ et prendre en compte, comme cela a été montré, l'omniprésence des "données géolinguistiques" dans le livre, assortie de l'influence complémentaire de la *Wellentheorie*, la nouveauté méthodologique que représente la conception de *Wörter und Sachen* ("mots et choses"), «première tentative d'interdisciplinarité», la nouveauté encore qu'apporte «la chronologie relative», Calaforra fait sien, pour finir, le jugement de Tagliavini (cf. : cit. p. 63).

L'Introduction se termine par les Appendices dont nous retiendrons les considérations autour des motivations d'ordre idéologique ayant pu conduire aux diverses positions, notamment celle de M.-L., sur le statut du catalan (p. 66), le rappel de ce que fut l'accueil de ce livre de la part des grands spécialistes contemporains ou postérieurs (d'abord l'intéressant compte-rendu de Griera et la critique «très brillante et réussie» d'Amado ALONSO, ensuite l'article très critique de Joan Coromines, ceci

pour l'Etat espagnol ; à l'extérieur, assez peu d'écho, pour des raisons diverses, que Calaforra tente de mettre en lumière mais on peut retenir deux comptes rendus, de Wartburg et de Fouché). Après cet examen, Calaforra se penche, toujours avec la même précision, sur les sources, en premier lieu bibliographiques, de l'ouvrage puis sur les textes catalans connus et cités par l'auteur («presque tous ceux édités jusqu'à 1925»), auxquels s'ajoutent divers documents non littéraires qui sont à leur tour recensés (p. 71).

Nous signalerons au passage une anomalie de langue (il est vrai catalogable, sans doute, comme valencianisme) concernant le non-emploi de la pronominalisation partitive, de règle en catalan "standard", en tout cas en catalan central ou encore "oriental", quand Calaforra déclare, à propos des sources catalanes : «Hi ha unes quantes que son fonamentals...» (p. 71) – au lieu de : N'hi ha unes quantes...

Enfin, pour formuler à notre tour une appréciation d'ensemble sur ce travail qui est lui-même, pour une bonne part, un jugement détaillé concernant un ouvrage classique, nous dirons notre grand intérêt d'avoir pu embrasser ainsi, grâce à une sûre et vaste érudition (même si Calaforra se défend de vouloir en faire montre), tout un large pan de l'histoire de la linguistique pré-saussurienne, celle qui a pu quelque peu tomber, parfois, dans l'oubli de nouvelles générations de linguistes de plus en plus tournés vers d'autres horizons. A ceux d'entre eux, précisément, qui éprouveraient, comme nous, le besoin de se remettre en mémoire ou bien de découvrir ce que fut sa richesse et sa complexité, ce minutieux travail de présentation de Calaforra ne peut qu'être recommandé (surtout s'ils sont catalans ou lisent la langue), sans oublier, bien sûr, l'occasion de découvrir le texte de Meyer-Lübke dans son intégralité et directement, si l'on n'avait pu le faire auparavant. Et c'est à quoi engage, sans nul doute, la lecture préalable de cette très savante et très intelligente Introduction, dont nous dirons simplement encore, pour terminer, que, lorsqu'on sait ce qu'est en général un mémoire de Maîtrise ou de DEA, de ce côté-ci des Pyrénées et qu'on voit ce qu'a produit Guillem Calaforra juste deux ans après avoir soutenu le sien, cela nous laisse rêveur.